

**Observation [sic] sommaires sur tous les traitements des maladies vénériennes, particulairement avec les végétaux. Pour servir de suite à l'Etiologie de la salivation du même auteur. Premiere partie / Par M. Jean-Stanislas Mittié.**

**Contributors**

Mittié, Jean-Stanislas, 1727-1795.

**Publication/Creation**

A Montpellier ; Et se trouve, a Paris : Chez Didot, le jeune ..., 1779.

**Persistent URL**

<https://wellcomecollection.org/works/u7rgr7x7>

**License and attribution**

This work has been identified as being free of known restrictions under copyright law, including all related and neighbouring rights and is being made available under the Creative Commons, Public Domain Mark.

You can copy, modify, distribute and perform the work, even for commercial purposes, without asking permission.



Wellcome Collection  
183 Euston Road  
London NW1 2BE UK  
T +44 (0)20 7611 8722  
E [library@wellcomecollection.org](mailto:library@wellcomecollection.org)  
<https://wellcomecollection.org>

OBSERVATIONS  
SOMMAIRES,  
SUR TOUS LES TRAITEMENS  
*DES MALADIES VÉNÉRIENNES.*



## PRÉFACE.

LA MÉDECINE est l'art de guérir.

Toutes les maladies qui affligen l'humanité, sont indistinctement du ressort du Médecin.

Attaquer une erreur est le droit commun à tous les hommes; en Médecine, c'est un devoir; & celui qui s'est consacré à la conservation des Citoyens, ne doit pas craindre de s'élever contre les préjugés dont il connaît les dangers, sur-tout quand il peut leur substituer une vérité utile.

Si les Médecins, en général, s'étaient occupés du traitement des maladies vénériennes, comme ils le devaient, le nombre des victimes, qui ont péri de cette maladie, n'aurait pas été si considérable.

Il n'y en a aucune qui soit plus com-

mune; elle seule a fait plus de ravages, que toutes les épidémies, qui ont régné depuis qu'elle s'est manifestée en Europe; & ses ravages ont été causés moins par la nature de la maladie, que par l'insuffisance, les mauvais effets des moyens dont on s'est servi pour la traiter, & par l'impéritie de ceux qui les ont employés.

La maladie vénérienne, sans être grave ni dangereuse par elle-même, est celle qui exige plus de connaissances, par les complications qui lui sont fréquentes, & par la nature des moyens que l'on emploie pour la guérir.

Si elle se cache & se masque sous le caractère des autres maladies; si elle se rencontre & se complique avec elles, comment la distinguer, sans savoir parfaitement la pathologie? Si on la traite par le mercure en friction, cette méthode expose à des accidens qu'il faut

connaître pour les prévenir, ou y remédier; si c'est par les préparations mercurielles salines, les connaissances chimiques sont nécessaires pour en régler l'administration d'après leur nature, garantir les malades de leurs mauvais effets, & y remédier quand ils arrivent; si c'est par les végétaux, sans bien posséder la matière médicale, comment les distinguer; connaître leur vertu, leur dose, leur préparation & les associer? Comment savoir les compositions officinales qui sont d'usage pour concourir à la même fin, & comment en faire une application méthodique? Enfin, sans savoir l'hygiène, comment prescrire & régler un régime, qui doit être varié suivant la différente constitution du sujet, les différens états de la maladie, & les différens moyens dont on se sert pour seconder le traitement?

Quel autre, qu'un Médecin instrui

peut remplir une tâche si difficile par les connaissances qu'elle exige , & de si grande importance , puisqu'il y va de la santé & de la vie des hommes ?

C'est de ce que l'humanité a de plus cher , que se jouent ceux , qui , sans être de l'art , ou sans le posséder au degré qu'il exige , traitent pourtant ces maladies ; & c'est ce bien si précieux , que des personnes sensées livrent avec tant de légéreté aux mains de gens peu faits pour mériter leur confiance .

Touché de tant de maux dont j'ai été témoin , & qui résultent d'une confiance aveugle en l'ignorance meurtrière , j'ai cru rendre un service essentiel à l'Etat , à ses Sujets , & en général au genre-humain , en attaquant dans sa source un préjugé dont il est depuis si long-tems la victime .

Une théorie appliquée , & une longue expérience m'ont appris que les traite-

mens employés jusqu'ici, sont tous, sans exception, défectueux; mais qu'il y en a quelques-uns qui sont susceptibles d'amélioration & même de perfection; & j'ai cru devoir m'occuper des moyens de les rectifier, en substituant aux erreurs où l'on est encore sur la nature de la maladie vénérienne, & aux différentes manières de la traiter, une théorie simple, une pratique facile, & des remèdes sûrs.

Comme toutes les parties de la Médecine, en s'éclairant l'une & l'autre, se servent mutuellement, je me suis appliqué à réunir toutes celles qui sont nécessaires pour observer, agir & juger par soi-même & en Médecin, pour ne pas faire les omissions & les fautes qui sont dans tous les Traitéés de maladies vénériennes; défaut qui vient de ce que ceux qui ont écrit sur cette matière, n'ont pas possédé toutes ces parties; ce

qui a rendu leurs Traités moins bons qu'ils l'auraient été, si la réunion de ces connaissances avait éclairé toutes les parties de leur ouvrage.

Exempt de tout préjugé, j'ai cru ne pas devoir suivre la route ordinaire, parce qu'elle est obscure, difficile, longue & pleine d'écueils.

La plupart de mes opinions sont nouvelles, elles sont le résultat de pénibles recherches, de découvertes utiles, & d'observations concluantes, & leur ensemble m'a servi, en me découvrant une vérité première, qui m'a conduit à une infinité d'autres, sur la nature de la maladie, sur les différens remèdes que l'on emploie pour son traitement, sur leur maniere d'agir & de guérir, sur les avantages relatifs des uns & l'insuffisance des autres, sur la cause des accidens du mercure en friction, sur la maniere de les prévenir ou d'y remédier, sur de

nouvelles préparations mercurielles salines, meilleures qu'aucune de celles que l'on emploie, sur l'avantage que l'on peut retirer de celles de plusieurs autres minéraux, dont je me suis servis avec plus de succès, que des préparations mercurielles ordinaires ; enfin, sur un nombre infini de moyens doux, prompts & agréables, que les végétaux fournissent, que l'on peut & que l'on doit même employer de préférence, à cause de la sûreté de leur usage, & de l'efficacité de leur effet.

Mon ouvrage est sans-doute intéressant, mais il heurte de front les idées reçues, il tend à détruire un préjugé ancien, généralement adopté, par conséquent j'aurai de sévères & même d'injurieux critiques ; on ne brave pas impunément l'opinion publique ; & l'orgueil de l'ignorance fait de cruels ennemis.

J'ai travaillé lentement à un édifice dont j'ai vu de loin les détructeurs , sans les craindre , & je hasarde enfin de dire aux gens de l'art , car les autres ne méritent pas d'être apperçus : votre prévention en faveur du mercure est mal fondée , elle ne vient que de l'insuffisance de vos connaissances & de votre inexpérience à l'égard des autres substances , elles vous mettent hors d'état d'en juger par comparaison ; vous êtes dans l'erreur , sur-tout ce que vous avez cru touchant le mercure ; vous vous conduisez dans le traitement des maladies vénériennes , d'après de faux principes ; les moyens que vous employez sont tous insuffisans , tous dangereux ; vous faites souvent le mal en travaillant au bien , & les succès que vous avez obtenus , n'ont servi qu'à tromper votre paresseuse crédulité , car vous les deviez moins à votre talent ,

qu'à l'effet du hazard , & au Public : vous êtes la victime d'un préjugé que vous favorisés vous-même , d'après l'ignorance ou le faux système de ceux qui sont intéressés à l'entretenir ; je parle à des hommes prévenus & par conséquent moins faciles à persuader , & peut-être décidés à ne l'être pas ; cette idée ne m'a pas arrêté ; j'avais sans cesse devant les yeux l'objet de mes veilles , & l'espérance que tous ne seraient pas incrédules : il est des Sages qui oublient leurs opinions pour juger celles des autres.

Afin d'amener insensiblement à mes idées , j'ai voulu les présenter en détail ; j'avais commencé par publier l'Étiologie de la Salivation , les autres parties qui devaient précéder l'Ouvrage , allaient paraître successivement , quand , rebuté par les tracasseries que l'on effuye , en combattant l'opinion des autres , & par

Les obstacles que l'on rencontre en faisant le bien , je m'étais déterminé à laisser au tems à seconder mes vues : si je me hâte à mettre au jour , plutôt que je n'aurais voulu , ce Précis de mes idées & de mon travail , avant l'Ouvrage entier , c'est parce que j'ai craint d'être prévenu par quelques-uns de ceux à qui j'ai communiqué mon manuscrit.

Je combats un préjugé & des erreurs avec les armes de l'expérience & du raisonnement ; que l'on m'en oppose de meilleures ; si la critique que l'on fera de ma doctrine est juste , je m'en servirai pour m'éclairer & me perfectionner ; de quel côté que soit la vérité , l'objet sera rempli , s'il en résulte un bien pour l'humanité , & j'aurai obtenu le véritable prix de mes veilles.

Donner ses découvertes & publier les leçons de ses expériences , est en Médecine le principal des devoirs ; il

en est un autre non moins utile , c'est de mettre plus d'application à les perfectionner , qu'à les contredire ; c'est de savoir gré même au Citoyen zélé , des efforts qu'il fait pour les progrès de son art , & pour la conservation de ses semblables.

J'aime à me persuader qu'après avoir effuyé toutes les contradictions que chaque vérité nouvelle & utile rencontre ordinairement , ma pratique sera suivie par ceux mêmes qui l'auront combattue , critiquée & calomniée , & que pour le salut des malades , un jour elle sera généralement adoptée.

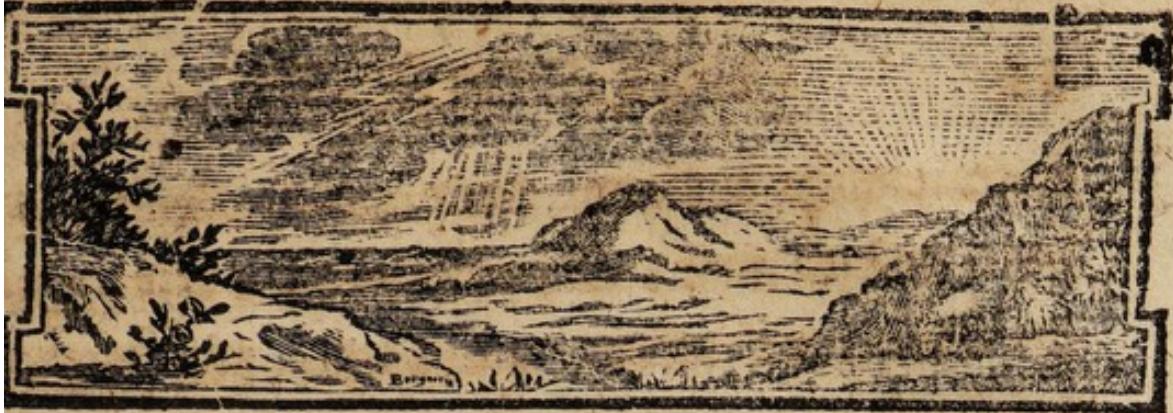
Alors on dira , qu'il n'y a rien de neuf dans ma pratique ni dans ma théorie , qu'elles sont toutes simples , & que chacun , avant moi , en savait & faisait autant , & je serai justifié des soupçons que l'on a eus , des assertions même que l'on s'est permises sur les heureux effets de ma

maniere de traiter: ne pouvant les nier, les uns ont cru, les autres ont dit, que ces heureux effets n'étaient dûs qu'au sublimé corosif que j'y mêlais, & que des remedes doux & simples ne pouvaient les produire.

Je mets les incrédules & les méchans en état de se convaincre par leur propre expérience.



OBSERVATIONS



# OBSERVATIONS SOMMAIRES,

*Pour servir de suite à l'Étiologie de la  
Salivation.*

APRÈS deux siècles & plus d'expériences & d'observations, le traitement des maladies vénériennes est, à la honte de l'Art & pour le malheur de l'humanité, celui de toutes les maladies, où la Médecine a fait le moins de progrès; soit qu'elle n'y ait pas apporté toute l'attention qu'il exigeait, soit que le préjugé ayant influé sur cette espèce de traitement, elle l'ait abandonné à des gens peu faits pour l'éclairer & le perfectionner.

De deux méthodes, par le mercure que l'on emploie communément, l'une, par les frictions, manque absolument d'une bonne théorie , & dans la pratique tout est faux ou inconséquent , dangereux ou aventuré ; elle est contraire aux notions les plus communes de la Médecine & aux vues de la nature : avec ce moyen (le mercure) on fait le bien ou le mal , sans savoir comment ; on travaille à tâtons à une guérison que l'on manque souvent , ou qui n'est que l'effet d'un heureux hazard , que le malade paye cherrement , par la gêne & les inconvénients de cette espèce de traitement , & par les suites que bien souvent il entraîne ; cependant les Auteurs & les Partisans des frictions osent assurer que cette méthode est la plus sûre & la plus douce.

L'autre méthode , par les préparations mercurielles salines prises intérieurement , quoique plus éclairée & plus efficace , emploie un moyen dangereux , souvent incompatible avec la constitution des sujets , insuffisant pour quelques-uns , & contraire à d'autres : quelle que soit la main

qui l'administre , il laissera toujours à desirer moins de danger dans son usage, & plus d'efficacité dans son effet.

Le savoir & l'expérience des Médecins ne pourront pas toujours garantir les malades des inconveniens & des dangers de l'une & de l'autre méthode , & leur promettre une guérison parfaite , sans qu'ils se ressentent des fâcheux effets du moyen qui l'aura opérée.

La Médecine n'ayant eu jusqu'ici que des moyens insuffisans ou dangereux pour ce traitement , on a cru avec raison en trouver de meilleurs dans le regne végétal. On a agité la question de savoir si les végétaux sont suffisans pour guérir les maux vénériens: l'exemple de l'Amérique , de l'Afrique & d'une partie de l'Asie , où l'on guérit avec ces moyens simples & sûrs , aurait dû prévenir cette question , ou la résoudre.

Ceux qui, par préjugé ou défaut d'expérience, sont du sentiment contraire , prétendent que la nature du climat & la propriété des plan-

tes étant différentes de celles de l'Europe, on ne peut y traiter la maladie vénérienne avec les mêmes moyens & les mêmes succès.

Ce raisonnement spéculatif a empêché de s'occuper de recherches & d'expériences propres à détruire une opinion si préjudiciable à l'humanité. La nature ayant mis dans toutes les parties du monde le remède aux maux qui y regnent, & qui sont susceptibles de guérison. La Médecine, chez les peuples éclairés, y a ajouté l'art d'en faire une application suivie, raisonnée & par conséquent plus salutaire.

Si la prévention en faveur du mercure n'avait arrêté toute espèce de recherche, rien n'était plus naturel que de suivre l'exemple des Américains; il ne s'agissait que de connaître ou de se procurer les plantes dont ils se servent, employer à leur manière ces mêmes plantes ou de simultanées, comparer leurs effets, examiner sur-tout leur manière d'agir, qui est le point essentiel pour connaître à quoi tient la guérison qu'elles opèrent. Cette voie condui-

fait à sa fin , le préjugé a fait préférer le mercure ; on a tourné en cent manières différentes un agent , qui , sous toutes les formes , sera toujours insuffisant ou dangereux , par un vice inhérent à sa nature & à celle de ses préparations ; vice qu'il est physiquement impossible de corriger.

Quant à l'effet sudorifique des remèdes que l'on emploie en Amérique , auquel on attribue les guérisons , ou dont on croit qu'elles dépendent , on prend l'indice pour la cause , ou bien un effet secondaire pour une action directe ; ce qui induit en erreur ceux qui , sans avoir considéré l'action primitive ou essentielle du remède , n'en saisissent que l'effet apparent , & attribuent la guérison à une évacuation plus faite pour y nuire que pour l'opérer.

Comme on sue en Amérique , lorsqu'on fait usage de certains remèdes anti-vénériens , on a imaginé en Europe que les sueurs étaient nécessaires à la guérison , & comme il y a eu des malades guéris par des remèdes qui les

avaient purgés , on en a conclu que les purgatifs pouvaient également guérir.

On a vu l'effet d'un remede , on s'y est attaché sans avoir connu , ni même examiné son action ; & les conséquences que l'on en a tirées , étant fondées sur l'erreur , ont égaré ceux qui les ont suivies.

Cela devoit arriver à l'égard des sudorifiques , & des purgatifs , comme il arrivera à l'égard de tout autre traitement établi sur des pareils principes.

Ceux qui , dans le traitement des maladies vénériennes , n'ont eu qu'une maniere de faire , n'ont eu aussi qu'une maniere de voir ; celle-ci a été nécessairement vicieuse parce que celle-là était mauvaise. Ils ont dit : des malades ont été guéris , à la suite de sueurs & de selles , donc ces évacuations ont été la cause de ces guérisons ; encherissant sur cette hypothese , ils ont imaginé que le mercure faisant saliver , la salivation était nécessaire à la guérison ; & voulant porter les choses encore plus loin ,

sans savoir ce qui constitue une vraie crise, ils ont fait de la salivation une crise de la vérole.

Ainsi d'un fait mal vu & mal jugé on a tiré une induction, cette induction a mené à des conséquences qui ont servi à établir des principes; de-là une méthode curative, dont la base est une erreur, & cette erreur est devenue le point fondamental de la méthode des frictions.

C'est manquer d'expérience, disent les partisans de cette méthode, que de ne pas regarder la salivation comme une crise de la vérole; mais la moindre connaissance en Médecine, le bon sens & l'expérience démontrent la fausseté de cette assertion. Les gens de l'art ne concevront jamais, que les selles d'un malade, qui a pris médecine, soient la crise de la maladie, pour laquelle on l'a purgé. De deux hommes bien sains, à tous égards, dont on purgerait l'un, tandis que l'on frotterait l'autre, celui-ci saliverait, celui-là irait à la selle jusqu'à extinction, sans que ces évacuations pussent être regardées comme crise de maladie;

l'un & l'autre n'en ayant aucune ; mais bien comme deux effets simples & naturels , l'un du purgatif & l'autre du mercure (a).

Toute évacuation quelconque portée au delà de la naturelle & continuée quelque tems , est inutile & même contraire à la guérison des maladies Vénériennes ; il y a eu néanmoins des malades guéris en effuyant de grandes & longues évacuations ; mais ce n'est pas à ces évacuations que l'on doit attribuer la guérison , elles n'étaient que l'effet surabondant du remede , l'indice de son action curative , & non la cause immédiate de la guérison. L'expérience journaliere prouve que par toutes les méthodes possibles , le traitement le mieux conduit , la guérison la plus heureuse & la mieux assurée se fait sans évacuation sensible.

Sans le funeste préjugé , que l'usage ou la paresse de s'instruire , l'amour propre ou celui du

---

(a) Voyez l'Étiologie de la Salivation , page 16 & suivantes.

gain entretient en faveur du mercure, sans des entraves souvent mises par des vues particulières, dont tant de malades ont été la victime, il était facile non-seulement d'imiter les Américains, mais même de les surpasser ; la nature & l'art en fournissaient les moyens.

L'Art, d'un côté, en perfectionnant l'usage de ces mêmes plantes que les Américains ont découvertes par hasard, qu'ils donnent sans règle & avec lesquelles ils guérissent néanmoins par une routine aveugle.

La nature, de l'autre, ayant fait naître dans nos climats tempérés, plus que dans les pays brûlés par le Soleil, des végétaux de toute espèce, presque tous également propres à guérir.

Si les préjugés nuisent aux sciences, en arrêtant leur progrès, ils sont d'autant plus dangereux en Médecine que leurs effets portent directement sur la vie des Hommes. C'est donc rendre un service essentiel à l'humanité que de

combattre une erreur qui lui a été jusqu'ici funeste, pour y substituer une vérité dont les effets lui soient avantageux.

Des Médecins très-instruits, mais d'ailleurs entraînés par l'opinion générale en faveur du mercure, lui ont attribué une propriété spécifique & même exclusive; d'autres enthousiasmés par des cures faites avec des simples les regardent comme nouvelles & extraordinaires, & les attribuent à l'effet de quelques plantes privilégiées, tandis que ces cures très-fréquentes, s'operent avec les végétaux les plus communs, que l'on voit & que l'on foule aux pieds (b), sans qu'il soit besoin, pour guérir, d'en faire venir du nouveau monde.

---

(b) Tels sont l'ache, l'aigremoine, l'angélique, l'argentine, l'aristoloche, l'armoise, la paunée, la bardane, le bec de grue, la bistorte, le botris, la bourse à pasteur, la bourtache, la brucelle, la bugle, la buglose, le buis, la ca-

Les opinions influent sur la maniere de voir  
& de juger, les uns exaltent des guérisons

---

momille, les capillaires, le carouge, la casse, la coraline, le céleri, la centaurée, la centinode, le cerfeuil, le chardon bénit, le châtainier, le chêne, la chicorée sauvage, la clematite, la coqueret, le dictame, le doronic, l'eupatoire, la fougére, le fraisier, la fraxinelle, le frêne, le générvier, la gentiane, la germandrée, l'hépatique, le hêtre, le houblon, la jacée, la jacobée, l'impératoire, l'ivette, la linaire, le lotier odorant, la marjolaine, le marrube, la millefeuille, le mille-pertuis, le mouron, le noyer, la numulaire, l'oranger, l'orme, la patelle, la patience, le pêcher, la persicaire, la pervenche, la pimprenelle, le plantin, la pulmonaire, la quinte-feuille, la reine des prés, le romarin, la ronce, les rosiers, la salicaire, le sapin, la saponaire, la sauge, la scabieuse, le scordium, la scrophulaire, le séné, la tormentille, la toute-saine, le trefle d'eau, le troëne, la velvotte, la verge dorée, la véronique, la vervaine, tous leurs simultanés, &c. &c. je n'indique ici, que ceux que j'ai employés le plus souvent, qui sont à la portée de tout le monde, & dont l'usage est sans inconvénient. D'après les indications qui se présentent, on choisit un ou plusieurs de ces végétaux propres à les rem-

opérées par des végétaux, les autres en contestent la possibilité, ou les attribuent au mercure

---

plir, on les donne en substance, en poudre, en conserve, en opiate, ou leur suc, ou en infusion, en décoction, en syrop, en extrait, en pilules; selon la saison, le goût du malade, & l'effet que l'on a intention de produire.

Ce qu'il y a de surprenant, d'heureux & de certain, c'est que les symptômes les plus graves, les plus rebelles, qui tourmentent le plus les malades; symptômes que le mercure ne guérit pas toujours, ou qu'il ne guérit qu'à la longue, & que le plus souvent il empire; tels que les douleurs ostéocopes, les ulcères malins, les chancres rongeans de la verge, la gangrène de cette partie, les pustules ulcérées & d'un mauvais caractère, les bubons ulcérés, dont les bords sont durs, renversés & douloureux; les ulcères considérables de la gorge, toutes les caries, sur-tout celle des os du palais & du nez; les exostoses, les douleurs & le gonflement des articulations, ne font plus de progrès après trois ou quatre jours de l'usage convenable de ces plantes, sans l'application d'aucun topique; les douleurs ostéocopes cessent entièrement au bout de deux ou trois jours, & la gangrène s'arrête en vingt-quatre heures... Avec le sublimé corrosif, ou toute autre préparation mercurielle, obtient-on de pareils effets?

& la confiance publique demeure incertaine.

La prévention en faveur du mercure est portée à un tel excès que l'on va jusqu'à prétendre, qu'il n'y a plus rien à faire, rien à désirer à ce sujet; jamais préjugé n'a subsisté aussi long-tems, n'a occasionné tant de ravages, & n'a eu tant de partisans. Si le tems ou l'envie de s'instruire fait ouvrir les yeux, on sera étonné de la malheureuse prévention qui a fait le mal & empêché le bien.

Le mercure, loin d'avoir la prééminence & de mériter la préférence sur tous les autres minéraux, pour la guérison des maladies vénériennes, est de beaucoup inférieur à plusieurs. En général le mercure & ses préparations sont le plus mauvais, le moins universel, & le seul dangereux de tous les moyens que la nature fournit & que la Médecine puisse employer pour la guérison des maladies vénériennes: parmi toutes ces préparations, les moins mauvaises, dont cependant on vante les effets, telles que la solution du sublimé corrosif, du

sel mercuriel acéteux, l'eau mercurielle du codex, qui fait la base du syrop de Bellet, sont bien au-dessous de celles qui restaient à découvrir; savoir, les sels mercuriels solubles dans l'eau, résultans de la combinaison du mercure avec l'acide phosphorique, avec l'acide vitriolique<sup>r</sup>, avec l'acide du tartre, au moyen de la décomposition d'un sel végétal, avec les fleurs de benjoin, & avec le sel sedatif. J'ai employé, avec le plus grand succès, ces nouvelles préparations, fruit de mon travail. Je n'avais rien à craindre de leur nature, & je savais leur maniere d'agir commune aux autres préparations, mais inconnue jusques ici de ceux mêmes qui ont écrit sur cette matière; cette connaissance m'a été d'autant plus utile, qu'elle m'a servi à rectifier, autant que le moyen en était susceptible, tous les traitemens par le mercure & par ses préparations, & à employer aux mêmes fins le fer, le cuivre, le zinc & l'antimoine.

Par l'application que j'en ai faite aux végé-

taux , après avoir recueilli tout ce qui a été écrit à leur sujet , cette connaissance m'a encore servi de flambeau dans l'emploi , & de règle dans l'usage que j'en ai fait , & le tems , joint à l'expérience , m'a convaincu que leur efficacité ne laisse rien à désirer.

La vertu spécifique tant vantée & si faussement attachée exclusivement au mercure , est naturelle , constante & commune à presque tous les végétaux ; cette propriété est généralement applicable en tout tems , dans tous les cas & à tous les sujets : tandis que celle du mercure n'est que factice , accidentelle & relative , car il ne guérit qu'autant que l'art ou la nature ou le hasard favorise ses effets , il y a des sujets qui ne peuvent en supporter l'usage , des symptômes qui prouvent qu'il ne guérit pas , beaucoup de complications & même de cas simples qui prouvent qu'il est nuisible.

Tous les arbres , les arbrisseaux , toutes les plantes , excepté deux ou trois espèces , quelles que soient les vertus qu'on leur attribue , &

les effets qui en résultent communément, pourvu qu'ils n'aient qu'un foible degré d'activité, pour mettre le malade à l'abri du plus léger accident, sont supérieurs & préférables à tout autre remede mercuriel ou minéral, & sont, dans toute l'étendue du terme, par la maniere de les administrer, un spéciique (c) simple doux, prompt & infaillible pour la guérison de toutes les maladies vénériennes, nouvelles ou anciennes, simples ou compliquées, quels que soient ses symptômes, à quelque degré qu'ils soient portés, à tout âge, pour tout sexe, & dans tous les tems.

La qualité spéciique du quinquina, pour la guérison des fievres intermittentes, est bien au-dessous de celle de la plupart des végétaux, pour la guérison radicale des maladies vénériennes. Le quinquina souffre des exceptions, les végétaux n'en admettent aucune ; celui-là

---

(c) Comme Médecin, je sens toute la force de cette expression ; ce n'est aussi qu'après les expériences que j'en ai faites en Médecin, que je m'en sens.

a quelquefois

à quelquefois des inconveniens, ceux-ci n'en sont jamais susceptibles.

Un avantage inappréciable que les végétaux ont encore sur le mercure & sur les autres minéraux, c'est qu'il y a beaucoup de plantes dont les unes jointes ensemble & les autres seules, sont, par les différents principes ou vertus qu'elles réunissent, également propres à guérir en même-tems la maladie vénérienne, & tout autre maladie qui se trouverait compliquée avec elle ; propriété, qui, si elle avait été connue, aurait sauvé la vie à des milliers d'êtres qui l'ont perdue, après avoir languis des années entières ; parce que dans toute complication de maladie avec la vérole, l'usage du mercure est nuisible ou contre-indiqué, & que ceux qui n'ont que ce moyen de guérir voyent & laissent périr les malades privés de véritables secours ; ce qui malheureusement arrivera tant que l'on n'aura pas adopté & mis en pratique les moyens que j'indique, d'après les succès heureux & inattendus que j'ai obtenus.

Il n'y a point de Médecin praticien qui n'ait vu par lui-même des exemples de ces doubles guérisons, parce qu'il se rencontre souvent des vénériens attaqués en même-tems de jaunisse, d'obstructions ou autre maladie chronique, ou de fièvre intermittente, bilieuse, &c.

Si après la guérison de ces maladies, ils n'ont eu aucun symptôme & ne se sont pas sentis de la maladie vénérienne, c'est que les remèdes que la maladie la plus urgente exigeait & que le Médecin avait donnés, convenaient également à la guérison de la maladie vénérienne. Combien de cures faites en pareil cas avec les végétaux, sans s'en douter (d)?

---

(1) Ces exemples en rappelleront une infinité d'autres de faux jugemens portés sur bien des symptômes vénériens, mais douteux, en ce qu'ils étaient communs à d'autres maladies, symptômes qui ont été guéris avec des remèdes végétaux; ils ont fait conclure de-là qu'ils n'étaient pas vénériens. Combien s'en est-il rencontré d'autres vraiment vénériens, qui pour avoir résisté au mercure, ont

Ces cures auraient dû faire ouvrir les yeux à ceux qui les ont faites ; mais le préjugé ne leur a pas permis d'y faire attention. Maintenant qu'armé par leurs mains & de leurs propres faits, je cherche à leur arracher ce bandeau, oseront-ils nier ou contester la vérité des cures, calomnier les moyens de celui qui n'a fait que ce qu'ils ont fait & employé eux-mêmes ? avec cette différence, que libre de toute prévention, guidé par la raison, éclairé par l'expérience, il a vu les choses telles qu'elles sont dans la nature, & qu'à son imitation ils ont conduit d'une manière simple & uniforme.

---

été bien décidément déclarés & reconnus n'être pas vénériens, & d'autres enfin, sans être vénériens, ont été déclarés tels, pour avoir été guéris par le mercure ? Voilà comme une aveugle prévention a fait juger, non d'après le caractère du mal, mais d'après la nature des remèdes que l'on avait employés pour le guérir, fondé sur cette erreur que le mercure est le vrai & le seul spécifique de la vérole.

L'expérience m'a prouvé , que la Vérole est une maladie très-aifée à guérir , & qu'elle ne demande qu'à être traitée simplement. Cette maniere de guérir aura beaucoup de contradicteurs & peu partisans , parce qu'elle est nouvelle. Tous les Hommes sont peuple relativement à la santé; échos des ignorans & des gens à préjugés , ils croient & répètent d'après eux , qu'une maladie grâve ne peut guérir avec des remedes simples & doux, dont l'effet est prompt & peu sensible ; & ils n'apprécient la bonté d'un traitement , que par le tems qu'il a duré , ce qu'ils en ont souffert , & ce qu'il leur en a coûté.

Ceux qui , pour donner plus de valeur aux choses, y mettent de l'importance , & croient montrer plus de talens , par le grand étalage qu'ils font des moyens violens dont ils se ferment , que par une maniere simple d'employer des remedes doux , ne manqueront pas de donner à cette nouvelle méthode tous les noms que la jaloufie ou la mauvaise humeur

pourra leur suggérer. J'en appelle au tems ; il m'a éclairé , il les instruira ; & peu-à-peu l'expérience , en montrant la vérité , convertira les plus incrédules.

Les symptômes de la Vérole sont légers ou grâves , leurs progrès lents ou rapides , plus ou moins faciles à guérir , en raison de la disposition actuelle du sujet ; mais ils sont accompagné de dureté , de douleur & d'inflammation ; ils prennent un mauvais caractère , non de leur propre nature , mais chez ceux qui ont le genre nerveux , irritable , qui sont sanguins ou bilieux , & par complication avec différentes caco-chymies ; & ces symptômes ont l'une & l'autre de ces qualités , quand le tempérament du sujet tient de l'une ou de l'autre de ces constitutions ; le sexe & l'âge y apportent des nuances qui exigent des connaissances médicinales pour les traiter méthodiquement. Quand on rencontre des symptômes rebelles ou incurables , ils ne sont pas tels par le caractère propre de la Vérole , ils le deviennent par complication

avec d'autres maladies, & plus souvent par l'effet & à la suite des remèdes mercuriaux.

L'état des solides & des fluides indique la qualité ; la sensibilité du sujet marque le degré d'activité du moyen que l'on doit employer : le règne végétal offre un vaste champ pour le choix.

Quand il se présente différentes indications à remplir , comment le faire efficacement avec le mercure ? Ce remède bannal , qu'on administre indistinctement à tous les sujets , dans tous les cas & à tous les tempéramens , qui n'agit qu'en irritant , dont on ne peut adoucir l'action qu'en en donnant peu , & ce peu même étant relatif , est souvent assez pour nuire.

Le virus vénérien n'altère point la masse des humeurs ; il circule confondu avec elles , sans en dénaturer la qualité ; il lui faut du repos pour se manifester ; il ne se fixe que dans les parties qui ne lui opposent aucune résistance , qui n'ont que peu ou point de ressort ou de mouvement , où il trouve une matière propre

à son développement, sur laquelle il exerce ses ravages.

La connaissance de la nature du virus vénérien n'est d'aucune utilité, pour la guérison des maladies qui en dépendent; sa qualité acide ou alkaline est indifférente pour le choix des remèdes qu'il convient d'employer.

Les remèdes qui guérissent la Vérole, de quelque nature qu'ils soient, guérissent sans affinité, sans se combiner avec le virus & sans agir directement sur lui.

Le mercure en friction agit de même que toutes les préparations mercurielles salines, quelles qu'elles soient, bonnes ou mauvaises; les compositions salines de plusieurs autres métaux agissent comme les mercurielles; les alcalis fixes ou volatils, les acides & les sels neutres en font de même, & les végétaux agissent comme toutes ces substances minérales.

Toutes ces substances, si différentes entr'elles, n'ont qu'une seule & même maniere de guérir, qui leur est commune; c'est par l'action stimu-

lante dont jouissent les substances qui ont de l'odeur ou de la saveur. Tout l'art gît donc dans le choix éclairé, la juste application de ces moyens, dans la maniere de ménager leur action & dans la durée convenable de leur usage.

On ne sera donc plus étonné de ces guérisons opérées par l'une ou par l'autre de ces substances, quelque mauvaises qu'elles soient, & quelque peu propres qu'on les connaisse à cet effet. On sera encore moins étonné que ces guérisons n'ayent pas été constantes avec le même remede, par la raison qu'ignorant le pourquoi & le comment, on manquait d'une méthode, qui, en dirigeant l'administration de ces mêmes moyens, en assurât constamment le succès.

Comme ces différens moyens ne sont pas tous également efficaces, il n'y a que les personnes instruites de toutes les parties de la Médecine, qui puissent faire choix, parmi ceux qui n'ont aucun inconvenient, de celui qui sera le plus propre à remplir les différentes indications

indications que le sujet & la maladie présenteront, qui mènera sûrement & directement à une cure radicale. Parmi tous ces moyens, il n'y a que les végétaux qui puissent remplir complètement les vues du Médecin & les vœux du malade.

En s'écartant de la route simple que tient la nature, on a méprisé des faits propres à éclairer, pour méditer des systèmes qui ont égaré, & l'on a négligé l'expérience pour se repaître de chimères: de-là ces grandes & brillantes théories, dont on a cru enrichir la Médecine, qui ne sont la plupart que l'abus du génie, ou le délire des Savans. Telle est, entre autres, celle de la maniere de guérir du mercure par ses globules, &c. Elles éblouissent, on les admire, on le croit, on les admet, ou par parfesse ou par défaut de connaissance pour les approfondir.

Dans la pratique, il en est à peu-près de même de certains traitemens adoptés & d'usage, comme celui des frictions, qui est

long, assujettissant, désagréable; qui en impose aux malades, masque le défaut de la méthode, suppose du talent à celui qui la pratique, par les prétendues connaissances qu'exigent les moyens qu'il emploie. S'il y en a qui le font de bonne-foi, leurs fautes sont innocentes; mais la plupart ne sont pas assez bornés pour ne pas savoir que la plus grande partie de ce qu'ils font est inutile; qu'uniquement occupés de la crainte des mauvais effets du mercure, & d'en être surpris, ils n'avancent qu'en tâtonnant, & défont souvent le lendemain ce qu'ils ont fait la veille: par cette méthode tout s'opère plus par routine que par raison, & le hazard produit l'événement.

Des préparations qui tendent moins à guérir le mal, qu'à prévenir les inconvénients du remède; des ménagemens dans l'administration du mercure en friction, soit pour la quantité soit pour le temps; de l'attention à considérer les gencives qui servent de boussole, quelquefois trompeuse; voilà en quoi gît le grand art de cette méthode,

& ce qui fait l'homme expérimenté, à qui des accidens fâcheux, subits & imprévus, n'ont appris qu'à redouter le moyen infidele & dangereux qu'il emploie.

Ces précautions, que rend indispensables la nature d'un reméde dont le succès est douteux, & dont la maniere d'agir est inconnue; le manque de moyen d'estimer la quantité que le malade en reçoit, & celle qu'il faut pour guérir; les accidens qui accompagnent souvent son usage & les suites qu'il laisse quelquefois après; des vues nécessairement bornées, & une marche incertaine; enfin, le mal devenu incurable par le remede, n'annoncent pas une méthode aussi douce, aussi sûre & aussi bonne qu'on veut le persuader.

Quand on est éclairé, sur-tout par l'expérience, & qu'on est de bonne-foi, on est forcé de convenir, que la guérison des maladies vénériennes, par le mercure en friction, ne dépend pas plus de celui qui traite, que la digestion des alimens que nous prenons. *dépend de celu-*

qui sert. La nature avec les matériaux qu'on lui fournit, se suffit à elle-même, pour digérer comme pour guérir: son affaire est de mener au but l'aveugle qui se flatte de l'y conduire.

*Nec mihi, si aliter sentias, molestum.*

**F I N.**